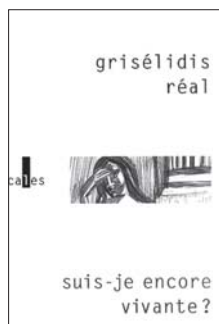


Suis-je encore vivante ?

de Grisélidis Réal

Grisélidis Réal est enfermée, de février à août 1963, à la prison des femmes de Munich, pour commerce et détention de drogue : « Il faut que cette épreuve soit positive, qu'elle m'amène à la paix, à une compréhension plus profonde de l'humain, de moi-même, de la valeur de l'être. » Cette Suissesse d'origine tzigane, ancienne étudiante aux Arts décoratifs de Zurich, prostituée « révolutionnaire » et mère divorcée de quatre enfants, peint, lit beaucoup –



Dostoïevski, Balzac, Flaubert, Hesse, Tchekhov, Nietzsche –, mais surtout elle écrit chaque jour, « loin du mouvement de la vie », sa douleur, sa solitude « impitoyable », ses angoisses, ses peurs : chronique brute d'une captivité. Écrire, c'est « ne plus être ici », s'échapper : « Rares sont les êtres qui pensent au-delà d'une certaine limite, tout extérieure. » Ce superbe journal de prison est, en quelque sorte, la suite de son roman autobiographique, *Le noir est une couleur* (Folio n° 4646), initialement publié en 1974.

Vincent Roy

Verticales, 204 p., 18,50 €.

Les Racines du silence

de Katherine Maroger

La quête de l'identité n'est exceptionnelle ni dans la réalité ni dans la fiction. Mais le récit de Katherine Maroger reste une exception. En effet, si l'horreur des camps a engendré une vaste bibliographie, les Lebensborn sont un aspect du nazisme rarement traités par le roman. Dans ces haras humains créés par Himmler, de « vrais » aryens et aryennes avaient pour tâche de se reproduire afin de multiplier « de futurs surhommes purs et durs » destinés à mourir pour leur Führer. Il y en eut partout, y compris en France, où Katherine, fille d'un Allemand et d'une Norvégienne, est adoptée trois ans après sa naissance dans un Lebensborn norvégien. A un peu plus de 60 ans, elle fait le voyage vers les fjords pour rencontrer sa famille. La vie dans ces « élevages » et le retour en son pays sont la trame d'un récit passionnant sur cette production industrielle d'humains née d'une idéologie de folie, de cruauté et d'aberration. Une forte et émouvante évocation de ces « maternités à tête de mort ».

Pierre-Robert Leclercq

Anne Carrière, 212 p., 17 €.

Miroirs transatlantiques

Écarts de pensée entre États-Unis et France

Revue L'Homme
n° 187-188Éditions EHESS
www.editions.ehess.fr
Distribution : Volumen-Le Seuil

La cité des nains

Un étrange roman d'apprentissage de Xavier Mauméjean

Parmi tous les livres qui se bousculent sous la bannière du fantastique, *Lilliputia* brille d'un éclat singulier. Il faut dire que son auteur, Xavier Mauméjean, est l'une des figures les plus remarquables de l'imaginaire français. Tout à la fois concepteur, directeur de collection et animateur (avec André-François Ruaud), de la « Bibliothèque rouge » des éditions Les Moutons électriques, il est aussi un écrivain de grand talent, à qui l'on doit quelques œuvres marquantes comme *Les Mémoires de l'homme éléphant* (ed. du Masque), *La Ligue des héros* (ed. Mnemos-Icares) ou *La Vénus anatomique* (Le Livre de poche) – des textes qui montrent une prédilection pour les personnages hors du commun.

Lilliputia
de Xavier Mauméjean

Calmann-Lévy, « Interstices », 446 p., 18 €.

Lilliputia ne fait pas exception à la règle. Le protagoniste principal est un nain originaire d'Europe de l'Est, Elcana, sauvé des mains de la police par les recruteurs d'un parc de loisirs de Coney Island, Dreamland, pour figurer dans une nouvelle attraction : Lilliputia.

Lilliputia est une ville miniature habitée par trois cents nains qui occupent différentes fonctions. Ouverte à la curiosité des badauds, cette cité est issue du rêve d'un milliardaire du nom de Sebastian Thorne, aidé dans son entreprise par un sénateur et par un sous-Barnum peu soucieux de légalité.

Elcana y trouve sa place : il est engagé dans la petite équipe de pompiers qui, à heure fixe, doit éteindre des incendies. Il y apprend à être autre chose que la « simple machine à survivre » qu'il était jusqu'alors, et découvre même un sentiment étrange, l'amour, en s'éprenant d'une naine à la double personnalité. Lassé de son écrasante servitude, il finira par conduire la révolte contre le bâtisseur et ses douteux séides, anciens membres des gangs de New York.



Image extraite de la série « Juste avant l'orage ». AURÉLIA FREY

Xavier Mauméjean s'est inspiré d'un fait authentique, découvert dans un ouvrage sur New York : il a bien existé, entre 1897 et 1911, un parc d'attractions du nom de Dreamland, à Coney Island et ce lieu comportait bel et bien deux attractions baptisées Luna Park et Lilliputia. Nombre de détails du roman – la façon dont on obligeait les nains à avoir des relations sexuelles, l'utilisation de la cocaïne pour les maintenir en état de dépendance – sont tristement réels. Et Dreamland, dans la réalité comme dans le roman, a été détruit par un incendie.

Blasphème final

De cette matière saisissante, Xavier Mauméjean a d'abord tiré une pièce radiophonique pour

une émission de France Culture, « Mauvais genre ». Puis il en a fait un roman, doté d'une intrigue à double détente.

A l'échelle individuelle, c'est un roman d'apprentissage : l'histoire d'Elcana, de sa naissance jusqu'à sa « crucifixion » et son blasphème final contre son créateur. L'occasion, pour le héros, d'écrire sa première véritable histoire d'amour.

A l'échelle universelle, il s'agit de décrire les mythologies d'une jeune nation, en les confrontant à un mythe européen, celui de Prométhée. Si Xavier Mauméjean a utilisé de nombreux éléments de la véritable histoire de Dreamland et de Lilliputia, il a en revanche inventé les personnages antagonistes de Sebastian

Thorne et d'Elcana, le créateur de Lilliputia et son libérateur.

L'auteur a choisi de rendre compte du langage des forains, d'épouser leur syntaxe bizarre, quand il l'a pu. L'écriture du roman a été un long travail, très exigeant pour son auteur. Lequel a le sentiment d'en avoir fini avec un thème récurrent de son œuvre, la foire. Il a désormais choisi de s'atteler à l'écriture d'un *space opéra* pour la collection « Autres mondes » des éditions Mango Jeunesse. Histoire de faire la coupure.

Sans oublier un autre projet beaucoup plus personnel : un roman se situant durant la période qui sépare l'explosion de la bombe atomique d'Hiroshima de celle de Nagasaki. ■

Jacques Baudou

« On est des fantômes à vie »

Le chant de douleur à deux voix d'Eugène Durif

L'émotion, l'attention à l'enfance, la révolte devant l'injustice dominent les livres d'Eugène Durif. Auteur d'une importante œuvre théâtrale – de *Tonkin-Alger* (Actes Sud « Papiers », 1995) à *Nuit des feux* (à l'affiche du Théâtre de la Colline en mai 2008) –, il a aussi publié des poèmes, des romans et des nouvelles (*De plus en plus de gens deviennent gauchers*, 2004). Le projet de son dernier roman, *Laisse les hommes pleurer*, est né, en juillet 2006, d'une résidence à l'hôpital de Guéret, à laquelle participaient trois écrivains, dont Marie Cosnay, qui en a tiré une troublante fiction, *Les Temps filiaux* (éd. Atelier In8).

Deux douleurs, deux voix se croisent dans ce poignant récit de Durif. Celle de Léonard, gardien de prison, brusquement submergé par la compassion. « *Quelque chose de cassé (...)* Le début de la dégringolade du dedans. » Celle de Sammy, quasiment oublié depuis des années, et dont soudain il lui faut rechercher la trace. « *Il fallait qu'une fois dans ma vie, j'aie vers quelque chose qui était à moi* » : un voyage qui va rameuter les souve-

Laisse les hommes pleurer
de Eugène Durif

Actes Sud 144 p 16 €.

nirs de blessures anciennes. Que sont devenus ces deux gamins abandonnés, placés jadis dans une ferme ?

L'un était un « enfant de la Population française », un « popu-lart », qui s'est longtemps demandé s'il était orphelin. L'autre, un des Réunionnais transférés dans la Creuse – ce « projet absurde » – dans les années 1960. Durif signale les témoignages (notamment *Une enfance volée* de Jean-Jacques Martial) qui ont accompagné l'écriture de ce livre. Le froid, la solitude : des souffrances en partage. Il faudra l'intervention d'une assistante sociale pour que les deux petits, exploités par le fermier, logés dans la grange, puissent aller à l'école.

Dès lors, ils seront encouragés par l'institutrice, par une charmante écolière, Célimène, et par son père, Etienne, qui leur prête des livres. Léonard découvre le goût des mots, récite à voix haute

des poèmes de Vigny, et raconte *Sans famille* à Sammy. Celui-ci, d'humeur plus fantasque, chantonne, rit tout seul ou pleure à petits sanglots. Léonard, lui, se murmure : « *J'aurais voulu qu'un jour ma rage éclate, qu'elle éclate vraiment, mais pas dans les pleurs.* »

Après l'échec d'une tentative de fugue, les enfants sont séparés. Léonard, de foyer en famille d'accueil, finit par passer le concours administratif qui va orienter sa vie.

Images heureuses

Après tant d'années, retrouver Sammy ne sera pas facile. Celui-ci, dans un hôpital psychiatrique, à Tulle, s'est retranché dans le silence, berçant ses images heureuses d'autrefois, ne parlant qu'au chien qu'on l'a autorisé à garder. Retourner à la Réunion, comme si on pouvait d'un coup retrouver ce qu'on a perdu ? Rejoindre, ensemble, ce relais de Bretagne où Léonard veut vivre avec sa compagne, Héléne ? Deux rêves impossibles ? Même si rien n'advient, les retrouvailles de deux « vieux frères », émus aux larmes, auront eu lieu. « *On est des*

fantômes à vie, tu sais, on habite un autre pays dans notre tête, celui-ci ne sera jamais le nôtre. » ■

Monique Petillon

Enquête sur une vie rêvée

Le livre s'ouvre sur un petit scandale : une jeune fille à bicyclette, à l'aube du XX^e siècle. « *Lui* » naîtra de cette femme-là, en 1910. Héros jamais nommé qui prononce la phrase-titre du livre : « *Ma solitude s'appelle Brando.* »

« *Lui* », figure familiale exorbitante qui sut s'inventer une vie libre de ses origines, entre en fiction par ces mots. Arno Bertina suit sa trace et fait trembler les lignes de la fiction, en composant ce qu'il nomme une « hypothèse biographique ». C'est un roman par paliers plutôt que par fragments, comme on marque des pauses dans une promenade pour reprendre son souffle. Jamais on ne fixe une silhouette, au contraire : le point de vue élargit, pas à pas, les possibles d'une vie.

En agaçant des éléments qu'on imagine librement reconstitués, Bertina propose une forme d'enquête ouverte à la rêverie. Il note en rêvant les repères d'une liberté discrète : né en 1910. Part pour l'Afrique. Epouse une négresse et scandalise le bourg comme autrefois sa mère. Administrateur des colonies

Ma solitude s'appelle Brando
d'Arno Bertina

Verticales, 92 p., 12,50 €.

et résistant. Leçons de peul, de wolof, de soninké. Ne comprend rien à Mai 68. Comme si le livre, pour être fidèle au souffle du personnage qui l'inspire, inventait son propre réglage entre réel et imaginaire. L'enquête démarre sur une fausse piste : « *Lui* » n'a pas rencontré Brando, de même que l'auteur n'a fait que frôler la fantaisie du grand-oncle. « *Au moment où je devins adolescent, c'est-à-dire sérieux, lui, à soixante-dix ans, devenait excentrique, ou inconséquent et papillonnant. Nous nous sommes manqués.* »

Dès lors, raconter s'apparente au « non-vouloir-saisir » cher à Roland Barthes. Une ligne de crête entre vouloir dire et lâcher prise. Composer avec les non-dits. Faire des bulles d'air dans le récit. S'abandonner par exemple au détour de l'anecdote significative : un jour de printemps, le septuagénaire tapisse la fenêtre de sa chambre avec des feuilles d'arbre. « *Son espace mental s'est encore agrandi* », dit-on alors de lui. Ou bien un soir de bal il regarde sa femme danser, « *intelligemment* », dit-il à sa voisine. Sans cesse, une liberté discrète démultiplie l'espace libre de lecture entre les lignes. Car c'est un livre heureux. Qui capte la vie avec un appétit réjouissant. Al'image d'une expression qui revient dans le livre : « *bouffer du paysage*. » ■

Aurélien Djan

VIENT DE PARAÎTRE

Jacques Darcanges

Enchantements
sur Rochecorail

Les Paradis perdus - Vol.1



Éditions de l'Orme

Éditions de l'Orme

"Une œuvre monumentale...
Un des plus grands écrivains
français vivants".

Olaf Jensen (Morgenbladet)

ISBN : 2-913543-17-0
Prix TTC : 18 € TTC